



L'archipélisation des espaces quotidiens des enfants à Sfax (Tunisie)

Fanny Vuailat

DANS **ESPACES ET SOCIÉTÉS** 2024/3 N° 193 , PAGES 17 À 31
ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0014-0481

DOI 10.3917/esp.193.0017

Date de mise en ligne : 13/01/2025

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-espaces-et-societes-2024-3-page-17?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.



L'archipélisation des espaces quotidiens des enfants à Sfax (Tunisie)¹

Fanny Vuailat

Les recherches urbaines sur l'enfance forment depuis plusieurs décennies un constat relativement unanime. La présence des enfants dans les espaces publics des villes contemporaines, notamment par le libre jeu extérieur, l'exploration ou la négociation autonome de « leurs spatialités quotidiennes » (Abu-Ghazze, 2002), diminue (entre autres Rivière, 2016 ; Ward, 2020). Repli ou « long processus d'enfermement » (Ariès, 1960), les enfants feraient les frais d'un éclatement de l'organisation urbaine en une multitude de fragments physiquement fermés et socialement sélectifs qui tendent à les maintenir dans de petites « îles urbaines », selon l'expression de Helga Zeiher (2003).

Fanny Vuailat, maîtresse de conférences en urbanisme et aménagement, Institut d'urbanisme et de géographie alpine, université Grenoble Alpes ; Pacte (UMR 5194), fanny.vuailat@univ-grenoble-alpes.fr.

1. Cette recherche a bénéficié du soutien du Centre national de la recherche scientifique (CNRS) et de l'Institut de recherche sur le Maghreb contemporain (IRMC). Je remercie sincèrement les parents rencontrés à Sfax pour leur temps et leur confiance. Je remercie aussi les collègues chercheurs et chercheuses du laboratoire de recherche Système d'informations, formations, aménagement, cartographie, télédétection et environnement (Syfacte) du département de géographie de la faculté des lettres et sciences humaines de l'université de Sfax.

Les géographies de la fragmentation urbaine (Madoré, 2004 ; Navez-Bouchanine, 2002) et les recherches urbaines sur l'enfance partagent ainsi une même métaphore insulaire. L'analyse du morcellement des villes contemporaines en petits fragments convoque les termes « île », « îlot », « archipel » ou « ville insulaire » (Mager *et al.*, 2012), quand par exemple Pia Christensen, Allison James et Chris Jenks parlent aussi d'une *izlandisation* (2000) pour décrire la quotidienneté des enfants. Dans la même logique, en 2004, Kim Rasmussen décrit leur maintien dans les lieux d'un triangle institutionnel. Il met en évidence trois types d'espaces quotidiens, qui en forment les angles. La maison, l'école et les institutions récréatives sont ainsi les espaces de repli, les « îles urbaines » exclusives de la quotidienneté des enfants.

Menée à Sfax (Tunisie), cette recherche propose de s'intéresser aux stratégies urbaines parentales dans un contexte où des indices récents annoncent des transformations urbaines faites au nom des enfants. L'objet de ce travail n'est pas de décrire ni de documenter finement ces transformations à l'œuvre, mais plutôt de mobiliser les résultats de cette enquête empirique pour contribuer aux échanges sur les modalités urbaines du rétrécissement des espaces possibles pour les enfants. Procédant d'un retour aux parents (Rivière, 2014 ; 2016), douze entretiens longs et semi-directifs sont le matériau principal de ce travail qui permet de questionner simultanément la transformation des formes urbaines et les pratiques quotidiennes enfantines au prisme des stratégies parentales. Les résultats confirment le modèle du triangle institutionnel de Kim Rasmussen et décrivent une archipélisation des espaces des enfants. Toutefois, malgré l'adoption de formes d'hypercontrôle de l'expérience urbaine de leurs enfants, les parents semblent subir cet état de fait et disent s'adapter avec regret et nostalgie aux transformations de la ville.

À SFAX, UN PROCESSUS DE FRAGMENTATION URBAINE AU NOM DES ENFANTS ?

Si le constat de la disparition des enfants des espaces publics est largement documenté dans les villes des Nords, les recherches restent pour l'heure aveugles sur ce point dans les métropoles des Suds. Ce travail participe à ouvrir une géographie sociale et urbaine de l'enfance en Tunisie où le contexte spécifique est à même d'éclairer l'impact des dynamiques urbaines sur les expériences urbaines des enfants.

Sfax est la deuxième ville du pays avec plus de 600 000 habitants². Les conclusions d'une première étude en cours de publication (Vuaillet *et al.*, 2024), sur les expériences urbaines quotidiennes des enfants questionnent les disparités sociospatiales comme entrée d'analyse pour saisir un processus, peut-être

2. Voir le recensement général de la population et de l'habitat 2014 [URL : <http://ins.tn/enquetes/recensement-general-de-la-population-et-de-lhabitat-2014>, consulté le 13/07/2022].

encore un peu silencieux, de transformation de la ville. En 2018 et 2019, deux enquêtes auprès de deux groupes sociaux distincts mettent en lumière de fortes différences d'expériences urbaines. Les enfants des classes populaires, habitant la médina, un quartier historique piéton et spatialement délimité, vivent une expérience urbaine dense, dans un espace certes limité par les murailles mais explorable de manière autonome. Ces enfants ont le temps et le droit d'être dehors et de négocier leurs spatialités quotidiennes. À l'inverse, les enfants des classes privilégiées, habitant la ville étalée et automobile, vivent une expérience urbaine plus pauvre dans un monde urbain étroit, d'espaces clos en espaces clos (*ibid.*). Ces conclusions ouvrent la piste d'un potentiel processus de fragmentation urbaine à l'œuvre dans la ville de Sfax, qui affecte d'abord les enfants des classes privilégiées habitant le péricentre, que la géographie sfaxienne appelle la « vaste zone des *jnens*³ ». Cette ville étalée et automobile correspond à la majorité de l'espace urbain. Si, en 1975, c'est plus de 60 % des ménages qui y vivent, cinquante ans plus tard, ce taux a continué d'augmenter sous l'effet de l'étalement urbain (Bennasr, 2003) et de la densification de la zone. La « vaste zone des *jnens* » se distingue ainsi « par son poids démographique. En effet, l'homogénéité relative de la zone pavillonnaire procède d'un filtrage social par le biais des coûts d'accès au foncier prédominé par une filière familiale sélective » (Ben Fguira, 2020, p. 149).

À Sfax, nous formulons l'hypothèse d'un processus de fragmentation urbaine, c'est-à-dire un éclatement de l'organisation urbaine en une multitude de petits fragments où les pratiques quotidiennes des familles s'entendent sur le registre du repli. Si l'étalement urbain motorisé est le fruit d'une évolution d'au moins un demi-siècle, d'autres signaux faibles de fragmentation pourraient indiquer une dynamique relativement récente, certes à bas bruit, mais structurante. Malgré sa position haute dans la hiérarchie urbaine, le retard de développement de la ville est notoire, en matière notamment d'équipements, d'aménités et de services. Il y a une quasi-absence d'espaces publics de qualité, tels que des parcs, des jardins ou des plages, alors même que la ville est littorale, ce qui affecte de fait les possibilités quotidiennes des familles. Pourtant, depuis très récemment, une offre commerciale privée se structure et se spécialise dans des espaces de loisirs dédiés spécifiquement aux enfants. En 2020, comme par effet d'entraînement, quatre parcs de loisirs *indoor* ouvrent à quelques mois d'intervalle, proposant quelque chose plutôt que rien : Iplay, Atlas World, Athletica et Sportissimo. De la même manière, l'annonce de l'ouverture à venir (au moment de l'enquête) de deux *malls* dans la ville qui devraient proposer une offre marchande de divertissement dédiée aux enfants renforce l'hypothèse d'un processus de fragmentation urbaine. En effet, l'apparition récente de ces aménités peut alors être le symptôme d'une forme renouvelée de morcellement de l'organisation urbaine autour d'espaces physiquement fermés et socialement sélectifs, pour les

3. Les *jnens* sont les jardins traditionnels familiaux hors des murailles de la médina.

enfants. Ce sont des objets urbains nouveaux dans la ville, à comprendre comme des signaux faibles de changements urbains plus importants.

Au-delà de ces aménités emblématiques des modalités contemporaines de la fragmentation urbaine, un dernier élément permet de spécifier le contexte sfaxien. De manière générale en Tunisie, on note une dégradation notable du pays due à un État-providence relativement défaillant depuis le fragile processus de démocratisation engagé à partir de la révolution de 2011. Les charges d'éducation, de soin et d'accessibilité aux aménités urbaines sont reportées sur les familles « qui le peuvent ». Cet état de fait affecte les familles qui s'appuient moins sur des services collectifs ou publics que sur des ressources familiales et privées. Par exemple, depuis 2010, le nombre des écoles primaires privées a été multiplié par six en dix ans dans tout le pays⁴ et Sfax n'est pas en reste.

POUR UN RETOUR AUX PARENTS : ENQUÊTER SUR LES STRATÉGIES PARENTALES

Pour aller plus avant dans la compréhension des transformations urbaines de Sfax au regard de ce que vivent quotidiennement les enfants, nous avons choisi de moins nous intéresser à leur point de vue qu'à celui de leurs parents. Ce parti pris méthodologique est une réponse à l'appel à la remobilisation des parents dans les recherches urbaines concernant les enfants (Rivière, 2014 ; 2016). Depuis le tournant paradigmatique des *New Social Studies of Childhood* (Prout et James, 1990 ; Holloway et Valentine, 2000), l'engouement généralisé pour la participation des enfants a parfois eu tendance à minimiser les cultures éducatives et les formes sociospatiales de l'encadrement parental. Si bien que l'injonction à la participation a parfois pu être qualifiée de tyrannique (Gallagher, 2008), offrant peu de remises en cause possibles de ce qui serait devenu l'étalon des recherches avec les enfants (Ergler, 2017).

Pourtant, ce sont bien les parents qui portent la stratégie urbaine familiale et qui préparent, anticipent les interactions de leurs enfants dans l'espace public (Rivière, 2014). Si les effets des stratégies scolaires et résidentielles en matière de ségrégation urbaine sont documentés, les pratiques urbaines quotidiennes et notamment leur dimension stratégique (*ibid.*) dans le jeu des espaces jugés acceptables ou possibles pour les enfants restent une approche encore peu explorée. La géographie que nous exposons ici complète le cadre théorique des analyses de la ségrégation scolaire et résidentielle en mobilisant la notion de fragmentation urbaine qui prend en charge conjointement les formes matérielles de la ville et les stratégies d'évitement ou de coprésence sociale. L'intérêt est porté sur les stratégies urbaines, c'est-à-dire que nous centrons notre analyse à la fois sur les pratiques quotidiennes et sur les représentations sociales et les émotions qui leur sont liées, comme les craintes et les espoirs des parents pour leurs enfants.

4. Voir le Forum tunisien des droits économiques et sociaux, 2022 [URL : <https://ftdes.net/>, consulté le 25/11/2022].

Dans une approche discursive, douze entretiens semi-directifs longs (entre 45 min et 2 h 30) ont été réalisés entre février et avril 2022 auprès de parents sfaxiens ayant un ou plusieurs enfants âgés de moins de 13 ans. Les familles rencontrées appartiennent toutes à ce que nous nommons les « classes privilégiées » sans que nous puissions pour autant définir factuellement cette qualification (tableau 1). En effet, pour qui veut suivre la piste des disparités sociales en Tunisie, les obstacles sont nombreux, les chiffres manquant incontestablement. En 2011, Baccar Gherib met en lumière une absence totale de travaux par classes sociales dans les recherches académiques depuis plusieurs décennies. Le découpage statistique par niveaux de revenus est difficilement exploitable à des échelles fines d'analyse et les cadres interprétatifs sont peu stabilisés. En tout état de cause, notre corpus regroupe des familles très aisées et d'autres, salariées du privé ou du public, appartenant plutôt à la classe intermédiaire, habitant toutes la « vaste zone des *jnens* ». Sur ces douze familles, nous avons fait des entretiens individuels avec 2 pères et 7 mères, dont 3 femmes divorcées qui élèvent seules leur enfant. Lors de deux autres rencontres, initiées avec seulement la mère, le père puis les enfants se sont finalement joints à l'entretien le transformant en discussion collective. Enfin, dans un dernier cas, la grand-mère s'est invitée dans l'échange. Les familles étaient toutes francophones, les entretiens ont été conduits en français ; une fois seulement une tierce personne accompagnait une mère pour l'aider à trouver ses mots et traduire des éléments intimes difficiles à exprimer dans la langue coloniale, encore très répandue dans le pays.

Tableau 1. Professions, nombre et âges des enfants des familles interrogées à Sfax

<i>Profession</i>	<i>Profession du ou de la conjoint-e</i>	<i>Nombre d'enfant-s</i>	<i>Âge</i>
<i>Dentiste</i>	<i>Dentiste</i>	2	12 et 6
<i>Doctorante</i>	<i>Banquier</i>	1	9
<i>Universitaire</i>	<i>Infirmière</i>	2	9 et 6
<i>Universitaire</i>	<i>Institutrice</i>	2	8 et 4
<i>Pharmacienne</i>	—	1	8
<i>Universitaire</i>	—	1	10
<i>Enseignante d'art</i>	<i>Architecte d'intérieur</i>	2	24 et 10
<i>Resp. admin. et financière</i>	—	1	9
<i>Communication digitale</i>	<i>Promoteur immobilier</i>	2	5,5 et 4
<i>Déléguée médicale</i>	<i>Ingénieur informatique</i>	1	4
<i>Architecte d'intérieur</i>	<i>Radiologue</i>	2	11 et 8
<i>Traductrice</i>	<i>Entrepreneur</i>	2	6 et 1,5

Source : Fanny Vuailat, 2022

DES PRATIQUES URBAINES FRAGMENTÉES : VERS UNE ARCHIPÉLISATION ?

Le premier élément de résultat de l'enquête confirme le modèle du triangle des lieux, dits « institutionnalisés », des enfants (Rasmussen, 2004). « Moi, le quotidien, c'est l'école, la maison, les activités », dit une mère lors de l'enquête à Sfax. L'analyse des redondances discursives reprend donc largement ce modèle, mais le complète et l'affine au regard des spécificités du contexte sfaxien. Chaque angle de ce triangle, chaque île est en fait elle-même un archipel, tant on peut finalement le penser comme un « réseau d'espaces » avec une forte dimension réticulaire.

L'archipel des maisons familiales

Le maintien des enfants dans le premier angle du triangle institutionnel, soit la maison, est ici avéré. Les enfants vivent un repli domestique. Les parents racontent la forte perception des dangers de l'extérieur qui justifie, selon eux, l'impossibilité de laisser les enfants sortir. L'accroissement de la ville et, de fait, les relations sociales de proximité qui se distendent suscitent un sentiment partagé de perte de contrôle de l'environnement immédiat. Nous sommes face à une perception accrue du risque. Risque social d'abord, celui de moins maîtriser les relations sociales dans l'espace public : « On ne peut pas compter sur les autres, chacun est pris dans sa vie. On connaît moins ses voisins » ou encore « Il y avait cette idée d'enfants du quartier, les gens veillaient les uns sur les autres, entre voisins... et ça, ça n'existe plus ». Une appréciation qui engendre une méfiance, une crainte *a priori* des incivilités : « Même si le quartier où j'habite est très calme. Il n'y a pas tellement de délinquance, de violence, c'est très calme. Mais il faut toujours être prudent. » À ce sentiment de perte des sociabilités de quartier relativement unanime s'ajoute la perception du risque physique. La densité du trafic automobile rend les espaces publics physiquement dangereux : « J'ai trop peur des voitures, je ne pourrais pas la laisser sortir. »

Alors le repli domestique s'organise. Certaines familles multiplient les employées de maison, notamment les « bonnes couchantes » qui veillent jour et nuit au bien-être des enfants. Par ailleurs, les familles s'équipent pour rendre ce repli plus vivable et confortable. Les jardins sont jugés indispensables, les piscines fort utiles et prendre un chien sert à combler la solitude de l'enfant qui, de l'aveu des parents, s'ennuie souvent : « Il passe parfois toute la journée devant son téléphone... il s'ennuie » ; « Elle dessine, elle regarde la télé mais elle s'ennuie... » ; « À la maison, il joue à tout. Il a un chien avec qui il joue, il a un ballon, sa raquette et ses balles, il a plein de jouets, des Lego, des voitures. Il regarde la télé, il a une tablette... Il a des jeux de société mais personne avec qui jouer ». Les équipements numériques de divertissement (téléphone, tablette, ordinateur et console de jeux vidéo) remplissent aussi les maisons et accroissent, de fait, le maintien des enfants au domicile.

Cependant, dans le contexte de la ville de Sfax, il ne s'agit plus à proprement parler d'« île urbaine », mais d'archipel des maisons familiales. Au-delà de la famille nucléaire, les structures familiales élargies sont importantes et les enfants ont l'habitude de passer du temps dans plusieurs maisons, celles des grands-parents, des oncles ou des tantes : « Ici à Sfax, c'est les maisons. On va d'une maison à l'autre. » Si la filière foncière sélective du redécoupage des *jnens* a longtemps favorisé la construction de maisons dans une proximité familiale importante, on note aujourd'hui, avec la disparition des parcelles disponibles et l'étalement urbain, que l'archipel des maisons familiales peut parfois s'étendre à l'ensemble de l'espace urbain : « Si j'avais pu choisir la localisation dans la ville, j'aurais choisi à côté de ma mère évidemment. »

L'archipel des espaces éducatifs

À propos de l'école, soit le deuxième espace de fréquentation des enfants selon le modèle de Kim Rasmussen (2004), les familles interrogées font état d'une ambition scolaire très prononcée, et donc de stratégies scolaires importantes. Sfax est réputée être une ville étudiante, toujours classée première aux examens nationaux, et il existe une compétitivité forte entre les familles pour en quelque sorte « tenir le rang ». Au-delà des origines sociales et des stratégies familiales en matière d'éducation, il est un autre enjeu tout aussi important pour les familles : l'apprentissage des langues, principalement le français, comme préalable nécessaire aux études supérieures. Le premier élément de choix stratégique est donc évidemment celui de l'école, de plus en plus concurrentielle dans un contexte d'affaiblissement des services publics et d'accroissement de l'offre éducative privée. Il ne s'agit donc plus de choisir l'école en fonction du lieu de résidence, mais de trouver la bonne école dans un panel de choix possibles élargi : « Je veux quelque chose d'excellent ! » dit une mère interrogée. Mais l'ambition n'est pas exclusivement scolaire et un autre élément de choix stratégique consiste à investir une multitude d'activités parascolaires (sportives, musicales ou culturelles) pour « stimuler » les enfants, leur faire acquérir des diplômes supplémentaires (avec le Conservatoire, par exemple) ou les insérer dans une pratique compétitive professionnelle, de tennis ou de jeux d'échecs pour reprendre des exemples cités par les familles enquêtées : « Le piano, on ne peut pas arrêter, surtout pour le diplôme, avoir un bon CV pour des études à l'étranger. Être championne d'échecs et avoir un diplôme de musique, c'est bien ! » ; « Je cherche à exploiter la journée, exploiter le temps. On a 8 heures pour dormir, les heures de cours et le reste, comment l'exploiter ? » Ces stratégies éducatives ont plusieurs conséquences sur la vie urbaine quotidienne des enfants. D'abord, le choix d'une école souvent éloignée du domicile conduit à une perte de la camaraderie scolaire à l'échelle du quartier, participant sûrement à l'appauvrissement de la vie urbaine enfantine,

comme l'a encore récemment démontré Tran Nguyen Templeton (2020). Le partage des trajets scolaires ou l'interconnaissance des autres enfants du quartier se réduisent : « L'école est loin. Il y a une école tout près de chez moi mais j'ai choisi une autre école pour le niveau », « On ne met plus les enfants à l'école à côté de la maison. Avant on marchait à pied, on allait tous ensemble en bande d'enfants jusqu'à l'école ». Ainsi, les espaces éducatifs (scolaires ou parascolaires) sont nombreux et souvent éloignés les uns des autres. Les enfants ont une très grande charge d'emploi du temps et sont par conséquent dépendants des déplacements automobiles. Ils sont transportés d'un endroit à l'autre avec de fortes contraintes horaires. L'« île urbaine » de l'école est en fait un archipel d'espaces scolaires, parascolaires et d'activités sportives ou culturelles à visées éducatives.

L'archipel des espaces récréatifs

Enfin, après les maisons familiales et les espaces éducatifs, les enfants pratiquent des espaces dits « de loisirs ». Le sous-équipement de la ville qui conduit à une quasi-inexistence d'espaces publics pour des activités sociales, culturelles, sportives ou récréatives reporte la demande sur le secteur privé. L'enquête met très clairement en exergue des pratiques récréatives, certaines tout à fait récentes, d'autres plus anciennes, passant par la consommation d'espaces de divertissement, sélectifs, toujours payants, la plupart du temps physiquement fermés : « Pour sortir tu dois toujours payer. On va dans un parc fermé, comme Atlas World » (figure 1) ; « Si on sort parfois, c'est dans des clubs privés, c'est toujours payant ». À Sfax, seuls quelques lieux ont la faveur des familles : les parcs de loisirs privés *indoor* déjà cités, quelques clubs plus anciens et moins bien équipés ou quelques restaurants sélectionnés.

L'absence d'espaces publics récréatifs et la maigre offre privée conduisent les familles à quitter la ville pour proposer aux enfants des espaces de jeux en dehors des maisons familiales. Les hôtels et les *malls*, objets urbains fermés et marchands des villes touristiques de la Tunisie, ont la faveur des parents interrogés : « Faut aller à Sousse ou à Tunis pour avoir du divertissement. Il y a les parcs des hôtels. C'est souvent les hôtels qui vont divertir les enfants, il y a des piscines, des jeux. » Le *mall* de Sousse est plébiscité pour ses aires de jeux et son cinéma, quand les hôtels de Tunis, Hammamet ou Djerba deviennent des substituts acceptables pour leurs parcs aquatiques et leurs équipements de divertissement. En ce sens, les deux *malls* de Sfax annoncés au moment de l'enquête suscitent un certain enthousiasme pour les familles qui espèrent pouvoir répondre aux « envies » présumées des enfants : « Les *malls*, ça va faire un espace de plus pour les enfants, pour les familles. Ils annoncent un cinéma, il y aura des parcs en intérieur pour les enfants. Il connaît les enseignes internationales, il n'y a pas encore ici, mais avec les *malls*... ça va venir. On ira au KFC. »



Figure 1. Une enfant à l'heure d'ouverture du parc de loisirs Atlas World, Sfax

Source : Fanny Vuailat, 2022

Cette fois-ci encore, l'« île urbaine » de l'espace récréatif est en fait un archipel d'espaces de divertissement, sélectifs, toujours payants, la plupart du temps physiquement fermés.

L'enquête confirme que les pratiques des familles des classes intermédiaires et aisées s'« archipélisent » dans la mesure où elles s'émiettent, se fragmentent au sein de petits espaces clos, discontinus, limitant ainsi fortement la présence des enfants dans les espaces publics. La métaphore des « îles urbaines » illustre alors précisément les transformations de la structure urbaine au regard des stratégies familiales qui maintiennent les enfants dans les espaces idéal-typiques d'un « monde clos et suffisant, où l'on est entre soi, en rupture » (Staszak, 2013, p. 484) avec l'espace public urbain.

SUBIR LES TRANSFORMATIONS URBAINES : DES REGRETS AUX TIMIDES IMMERSIONS EN VILLE

L'analyse de la fragmentation urbaine au prisme des stratégies parentales présuppose implicitement l'idée du repli et de la mise à l'écart volontaire. Pourtant, les résultats de l'enquête nuancent la conception de stratégies de retrait exclusivement volontaristes. Les parents semblent plus subir et s'adapter aux transformations urbaines en adoptant des logiques d'hypercontrôle qui, *in fine*, réduisent les espaces possibles pour les enfants. Mais les parents regrettent en partie cet état de fait. Par exemple, le coût financier de cette quotidienneté privatisée est souvent évoqué avec amertume, d'autant plus quand les enfants semblent se lasser vite des propositions commerciales : « ça va, Atlas World, les enfants s'amuse très bien 1 heure ou 2 maximum. Mais c'est toujours la même chose, ce n'est pas s'amuser au bout d'un moment... toujours Atlas, Atlas, Atlas, d'accord, mais jusqu'à quand ? On peut y aller de temps en temps, mais c'est tout. » De la même manière, les entretiens réalisés sont tous teintés de nostalgie. Comme l'ont déjà montré les travaux de Clément Rivière (2016), les parents convoquent leurs souvenirs et attestent que « les temps ont changé », par comparaison avec leur propre enfance : « Mon enfance ou celle de mes parents étaient définitivement plus intéressantes ! » dit une mère. Ce discours nostalgique rend compte du changement rapide de la ville et, par conséquent, d'un changement tout aussi rapide de la vie urbaine infantine : « Avant, on restait des heures dehors, maintenant, c'est impossible » ; « Auparavant, on faisait tout à pied, en centre-ville tout était proche. Une vie saine ! les enfants du quartier partaient et rentraient ensemble, maintenant on a peur que les enfants soient kidnappés » ; « Moi, j'ai grandi en plein centre-ville, quand on jouait à cache-cache, on jouait à *bled arbi* [« la médina » en arabe], il y avait tout *bled arbi* ! On connaissait toutes les ruelles ! »

Les changements évoqués font d'abord référence aux nouvelles formes et structures urbaines induites par l'étalement urbain. Les parents regrettent les espaces propices aux déplacements piétons ou aux déambulations enfantines. Plusieurs recherches, dans différents contextes internationaux, ont déjà prouvé l'importance des espaces libres, non construits et informels (*vacants lots* ou *informal green spaces*, IGS) pour les jeux des enfants (Rupprecht *et al.*, 2016 ; Severcan, 2018). Les pressions foncières, la massification automobile et ses infrastructures ont considérablement réduit dans la ville ces espaces propices aux jeux libres des enfants. Ces changements de structure urbaine justifient, même à regret, de nouvelles stratégies quotidiennes selon les parents interrogés. Les stratégies de mise à distance des maux de la ville (la saleté et les espaces dégradés) et de protection des enfants face à divers risques (la criminalité ou les accidents) sont jugées indispensables et conduisent à un changement rapide de la vie urbaine infantine.

Si les transformations de la ville ont modifié les stratégies urbaines parentales en favorisant la relégation des enfants dans des mondes clos et privés, en

négatif, les *zenkas* représentent une forme urbaine qui permet de timides immersions dehors (figure 2). Les *zenkas*, littéralement des impasses, sont en fait les nombreuses pistes de sable qui maillent les espaces interradiaux, majoritairement résidentiels, de la « vaste zone des *jnens* ». Au fur et à mesure de l'étalement urbain, du découpage successif des parcelles, ces pistes ont tendance à disparaître au profit de rues goudronnées qui se bordent de hauts murs protégeant les villas, remplaçant de fait les haies de figuiers de barbarie. Ce changement de matérialité urbaine a deux conséquences majeures : les voitures y sont plus fréquentes et plus rapides que sur du sable et les murs réduisent les possibilités de surveillance des enfants. Si les haies végétales ont presque toutes disparu, les *zenkas* ensablées sont encore relativement nombreuses. Les voitures y sont plus rares et roulent au ralenti. C'est une forme urbaine qui constitue, *a minima* et pour quelques occasions, un espace que les parents continuent de trouver suffisamment sécurisé pour y laisser jouer des groupes d'enfants : « Chez mes parents, c'est une *zenka*. Il joue parfois avec les voisins » ; « Elle court, elle fait de la bicyclette, elle joue à la marelle dans le sable des *zenkas* ».

En contrepoint du rejet des espaces contemporains de la ville, les entretiens mettent encore en lumière un attachement fort aux espaces symboliques et historiques de la ville, qui nuance l'idée de stratégies parentales volontaristes. La médina et les différents souks, Bab Bhar (ville européenne, littéralement « porte de la mer » en arabe) ou encore la plage du casino fraîchement réouverte sont des espaces urbains centraux où l'on emmène parfois les enfants. La charge symbolique est telle que, même très paupérisés et matériellement dégradés, ces quartiers centraux restent pour les familles privilégiées interrogées des espaces phares de l'apprentissage de la vie urbaine : « J'aime bien l'idée qu'il connaisse bien la ville, je l'emmène à *bled arbi*, au souk de poisson, à Bab Bhar. »

Car, assurément, les parents élaborent explicitement des stratégies d'apprentissage de la vie urbaine pour leurs enfants. Au moyen de petites anecdotes récurrentes, ils racontent les immersions, même timides, dans les espaces hors des « îles urbaines » quotidiennes. Par exemple, dès le plus jeune âge, les parents donnent quelques pièces aux enfants pour les entraîner aux relations marchandes. Les espaces sont à chaque fois soigneusement choisis : dans les souks de la médina bien sûr, mais aussi dans quelques boutiques sélectionnées pour le stationnement facile face au commerce qui permet de garder un œil sur leur enfant. Pour quelques bonbons, un stylo ou une petite boîte, les enfants s'exercent ainsi à la sociabilité commerçante : « Sinon, moi, l'exercice que je fais avec eux, c'est un magasin où c'est facile de se garer, de descendre toute seule et elle va acheter quelque chose. J'adore voir mon enfant acheter un truc, faire la queue, se servir, donner de l'argent. » D'autres situations d'apprentissage sont plusieurs fois rapportées, comme de timides sorties proches du domicile. Quand une échoppe se trouve à proximité, on y amène les enfants à pied et c'est l'occasion de leur apprendre à traverser la rue. Ou encore, si le voisinage est familial, l'enfant peut parfois être autorisé à essayer de rejoindre seul les maisons des proches.



Figure 2. Exemple de *zenka*, Sfax

Source : Fanny Vuailat, 2022

Si les parents mettent en récit ces stratégies d'apprentissage de la vie urbaine, ils se rendent compte également, à leur grand étonnement, que leurs enfants apprennent seuls. Même s'ils ne sont pas autonomes dans leurs déplacements, ils repèrent les trajets, retiennent les raccourcis, ont de nombreux points de repère et finissent parfois par guider leurs parents. Il est clair que la prédominance des trajets en voiture réduit les espaces possibles de l'expérience des enfants, mais il n'en demeure pas moins que, à travers l'habitable et la quotidienneté des déplacements, ils apprennent à se situer et connaissent leur ville : « En revenant de l'école, je cherche ma route et c'est mon fils qui m'a guidé : "Je connais maman, c'est par ici et puis ensuite par là et encore par ici... !" Il y avait beaucoup de directions à prendre, il m'a guidée ! Je lui ai demandé comment il connaissait : "Non, non, je ne te dis pas... !" »

Un dernier élément tempère la confirmation franche du maintien volontaire des enfants dans l'archipel des mondes clos. En effet, les enfants ne se laissent pas faire et font pression sur leurs parents. Ils s'ennuient, se lassent et réclament d'essayer ce qu'ils ne connaissent pas ou ce qui leur est souvent interdit. Par exemple, les parents font face aux plaintes des enfants quant aux trop nombreux trajets en voiture : « Elle en a marre de la voiture, elle me le dit souvent : "Encore la voiture maman, oh non !" » Plusieurs parents racontent l'insistance de leur enfant pour aller faire un tour à pied ou pour faire un trajet seul en vélo. Les transports publics aussi semblent éveiller la curiosité des enfants qui demandent d'essayer au moins une fois. Comme une expérience insolite, les parents emmènent alors parfois leurs enfants pour un tour de bus ou un trajet en train : « Les transports en commun, on ne les prend pas. Mais elle aimerait bien, elle demande : "Maman, je voudrais prendre le bus ou le taxi" » ; « On est monté à Tunis une fois en train, elle voulait faire l'expérience ». Les enfants résistent et tentent de pousser les limites de leurs espaces possibles.

CONCLUSION

À Sfax, les enfants des classes intermédiaires et aisées sont maintenus dans les lieux du triangle institutionnel. Les stratégies urbaines familiales de mise en retrait et en protection des enfants dans quelques espaces sélectionnés dévoilent des pratiques quotidiennes en archipel, dessinant de fait une fragmentation urbaine tout à fait particulière. Une multitude de fragments urbains constitue les espaces quotidiens des enfants qui ont peu le temps et le droit d'y échapper.

Les conditions urbaines sont jugées inadéquates pour autoriser un accès plus libre à la ville. Les distances à parcourir s'allongent, le trafic automobile est dense et dangereux et les espaces publics manquent. Les maisons familiales sont alors un espace de repli. Les ambitions éducatives chargent l'emploi du temps des enfants qui, toute la semaine, sont transportés de l'école aux différentes activités parascolaires et extrascolaires. Les activités récréatives

se concentrent de la même manière dans quelques espaces clos, sécurisés et marchands. La ville de Sfax se fragmente donc indéniablement selon des stratégies parentales qui s'adaptent le plus souvent avec regret et nostalgie à des transformations urbaines qui laissent peu d'espaces possibles aux enfants. Le centre historique de la ville ou les *zenkas*, ruelles de sable des quartiers résidentiels, permettent toutefois quelques immersions hors du monde clos des « îles urbaines » à des enfants qui réclament d'essayer et d'expérimenter les espaces autrement. Finalement, à trop mettre les enfants à l'écart d'espaces jugés hostiles pour eux, le risque n'est-il pas qu'ils perdent l'occasion d'apprendre la « coexistence démocratique élémentaire » (Gayet-Viaud, 2022) éprouvée dans les interactions quotidiennes ?

BIBLIOGRAPHIE

- ABU-GHAZZEH Tawfiq, 2002, « Children's Spatial Behavior in AL-Rawdah Housing Development in Amman, Jordan », *Architectural Science Review*, vol. 45, n° 2, p. 97-115.
- ARIÈS Philippe, 1960, *L'enfant et la vie familiale sous l'Ancien Régime*, Paris, Plon.
- BEN FGUIRA Sami, 2020, *Les modes d'habiter dans le Grand Sfax*, thèse de doctorat en géographie, université de Sfax (Tunisie).
- BENNASR Ali, 2003, « L'étalement urbain de Sfax », *Revue tunisienne de géographie*, n° 36, p. 49-87.
- CHRISTENSEN Pia, JAMES Allison, JENKS Chris, 2000, « Home and Movement. Children Constructing "Family Time" », in Sarah L. Holloway, Gill Valentine (dir.), *Children's Geographies. Playing, Living, Learning*, Londres-New York, Routledge, p. 120-134.
- ERGLER Christina R., 2017, « Advocating for a More Relational and Dynamic Model of Participation for Child Researchers », *Social Inclusion*, vol. 5, n° 3, p. 240-250.
- GALLAGHER Michael, 2008, « "Power Is Not an Evil": Rethinking Power in Participatory Methods », *Children's Geographies*, vol. 6, n° 2, p. 137-150.
- GAYET-VIAUD Carole, 2022, *La civilité urbaine. Les formes élémentaires de la coexistence démocratique*, Paris, Economica.
- GHERIB Baccar, 2011, « Les classes moyennes tunisiennes entre mythe et réalité. Éléments pour une mise en perspective historique », *L'année du Maghreb*, n° VII, p. 419-435.
- HOLLOWAY Sarah L., VALENTINE Gill, 2000, « Children's Geographies and the New Social Studies of Childhood », in Sarah L. Holloway, Gill Valentine (dir.), *Children's Geographies. Playing, Living, Learning*, Londres-New York, Routledge, p. 1-26.
- MADORÉ François, 2004, « Fragmentation urbaine et développement de l'auto-enfermement résidentiel dans le monde », *L'information géographique*, vol. 68, n° 2, p. 127-138.
- MAGER Christophe, MATTHEY Laurent (dir.), GAILLARD David (co-dir.), 2012, dossier « "La possibilité d'une île ?" Formes et hybridation des espaces clos

- urbains », *L'espace politique*, vol. 17, n° 2 [DOI : <https://doi.org/10.4000/espacepolitique.2323>].
- NAVEZ-BOUCHANINE Françoise, 2002, *La fragmentation en question. Des villes entre fragmentation spatiale et fragmentation sociale ?*, Paris-Budapest-Turin, L'Harmattan.
- PROUT Alan, JAMES Allison, 1990, « A New Paradigm for the Sociology of Childhood? Provenance, Prospect and Problems », in Allison James, Alan Prout (dir.), *Constructing and Reconstructing Childhood. Contemporary Issues in the Sociological Study of Childhood*, Londres, Falmer Press, p. 7-33.
- RASMUSSEN Kim, 2004, « Places for Children – Children's Places », *Childhood*, vol. 11, n° 2, p. 155-173.
- RIVIÈRE Clément, 2014, « Pratiques urbaines et ségrégation : approche par l'encadrement parental en contexte de mixité sociale », in Jean-Yves Authier, Alain Bourdin, Marie-Pierre Lefeuvre (dir.), *La Jeune sociologie urbaine francophone. Retour sur la tradition et exploration de nouveaux champs*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, p. 105-118.
- 2016, « “Les temps ont changé” . Le déclin de la présence des enfants dans les espaces publics au prisme des souvenirs des parents d'aujourd'hui », *Les annales de la recherche urbaine*, n° 111, p. 6-17.
- RUPPRECHT, Christoph D. D., BYRNE Jason A., LO Alex Y., 2016, « Memories of Vacant Lots: How and Why Residents Used Informal Urban Green Space as Children and Teenagers in Brisbane, Australia, and Sapporo, Japan », *Children's Geographies*, vol. 1, n° 3, p. 340-355.
- SEVERCAN Yucel C., 2018, « Changing Places, Changing Childhoods: Regeneration and Children's Use of Place in Istanbul », *Urban Studies*, vol. 55, n° 10, p. 2179-2196.
- STASZAK Jean-François, 2013, « Île », in Jacques Lévy, Michel Lussault (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 484-485.
- TEMPLETON Tran Nguyen, 2020, « “That Street is Taking Us to Home”: Young Children's Photographs of Public Spaces », *Children's Geographies*, vol. 18, n° 1, p. 1-15.
- VUAILLAT Fanny, SCHUMACHER Noa, BEN FIGUIRA Sami, 2024, « Être enfant à Sfax (Tunisie). L'impact des disparités socio-spatiales sur les expériences urbaines quotidiennes », *L'année du Maghreb*, vol. 32, [mise en ligne en cours].
- WARD Colin, 2020 [1978], *L'enfant dans la ville*, trad. Léa Nicolas-Teboul, Paris, Eterotopia France.
- ZEIHER Helga, 2003, « Shaping Daily Life in Urban Environments », in Pia Christensen, Margaret O'Brien (dir.), *Children in the City. Home, Neighbourhood and Community*, Londres-New York, RoutledgeFalmer, p. 66-81.